

Le cinéma ou le sang des poètes Entretien avec Saeed Ebrahimifar

Gérard Grugeau

Numéro 46, novembre–décembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24497ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Grugeau, G. (1989). Le cinéma ou le sang des poètes : entretien avec Saeed Ebrahimifar. *24 images*, (46), 71–72.

ENTRETIEN AVEC SAEED EBRAHIMIFAR



PHOTO: BERTRAND CARRIÈRE

Saeed Ebrahimifar

LE CINÉMA
OU LE SANG DES POÈTES

propos recueillis par Gérard Grugeau

Jeune cinéaste iranien de 33 ans, Saeed Ebrahimifar a été l'une des heureuses découvertes de la treizième édition du FFM. Avec un premier long métrage d'un raffinement pictural peu commun, Ebrahimifar a réalisé au cœur de la guerre une œuvre aussi sereine qu'inattendue.

– 24 images : *Comment en êtes-vous venu au cinéma après des études en ingénierie ?*

– Saeed Ebrahimifar : Mon père est un industriel. Il voulait que je lui succède. Je suis donc parti étudier l'ingénierie à l'université de l'Arkansas aux États-Unis. Au bout de trois ans, je n'en pouvais plus et j'ai changé d'orientation pour m'intéresser à la radio, la télévision et le cinéma.

– 24 images : *Votre formation scientifique vous a-t-elle aidé à aborder votre nouvelle carrière ?*

– S. Ebrahimifar : Oui, parce que le cinéma à un côté très technique. La caméra n'a aucun secret pour moi, car j'ai pris des cours en optique. L'aspect gestion m'a beaucoup aidé également. Pour moi, une équipe de tournage est un peu comme une usine. Chacun a des responsabilités bien définies et on travaille tous en commun. Un réalisateur doit être en mesure de gérer tout cela.

– 24 images : *L'aspect essentiellement visuel de votre film rappelle la photographie et la peinture. Avez-vous été influencé par ses deux disciplines artistiques ?*

– S. Ebrahimifar : Mon grand-père était poète et deux de mes frères sont peintres. Je viens donc d'un milieu sensible aux arts. Mais, en ce qui me concerne, j'ai subi l'influence de mon père et, dans un sens, je me suis arrangé pour concilier l'industrie et l'art. Mais c'est vrai, j'ai aussi étudié la photographie à New York. C'est encore aujourd'hui mon principal passe-temps.

– 24 images : *Chaque plan de votre film est très composé. Comment ces images sont-elles nées ?*

– S. Ebrahimifar : J'ai d'abord effectué des repérages. J'ai pris une multitude de photos des endroits qui m'intéressaient. Ensuite, j'ai eu de nombreuses rencontres avec mon directeur artistique et mon chef opérateur. À force de discuter avec eux à partir de ce matériel, ils savaient exactement ce que je voulais au tournage.

– 24 images : *Le déclencheur a donc été ces photographies ?*



La flamme de la grenade dans la canne. «Intelligence intuitive de la composition»



La flamme de la grenade dans la canne.

– S. Ebrahimifar: Oui, le tout était d'habiter ces images. Car, ces lieux étaient déserts. Nous avons découvert la maison du poète à Kachan, au sud de Téhéran. Cette maison a cent ans, mais pour moi, elle n'a pas d'âge. Elle m'attendait, elle m'était destinée. J'étais littéralement fasciné.

– 24 images: *Le poète du film fait-il partie de la culture iranienne ou est-il un personnage fictionnel ?*

– S. Ebrahimifar: C'est un personnage de fiction. Mais, il y a un lien avec mon grand-père que j'adorais. À sa mort, il a laissé un livre de poésie, écrit de sa main. C'était comme un journal intime. Je suis partie de cette idée: comment pénétrer l'univers de cet homme, ce qu'il était, ce qu'il faisait. Nous avons travaillé à trois sur le scénario pendant six mois.

– 24 images: *Que vouliez-vous montrer à travers l'itinéraire personnel du photographe dans le film ?*

– S. Ebrahimifar: Je voulais essentiellement souligner l'importance de la mémoire chez l'être humain. Plus nous nous détachons de notre passé, des souvenirs inestimables de l'enfance, plus nous nous empêchons d'avancer. L'oubli est très grave.

– 24 images: *Dans quelles conditions votre film a-t-il été produit ? A-t-il été vu par le public iranien ?*

– S. Ebrahimifar: Il a été montré au dernier Festival de Téhéran, mais il n'est pas encore sorti dans les salles. L'accueil a été très bon, meilleur que je l'escomptais. Car, c'est quand même un film assez intellectuel et l'homme de la rue n'aime pas trop penser. Il veut avant tout se distraire. Mais c'est très nouveau comme forme de cinéma. Notre Bureau national du film qui classe les films a dû créer une nouvelle cote pour moi. J'ai obtenu un «A artistique» ce qui est une première dans notre pays. Pour ce qui est de la production, j'ai dû rassembler l'argent moi-même. Les producteurs trouvaient le projet trop risqué.

– 24 images: *Devez-vous soumettre votre scénario à une quelconque autorité ministérielle ?*

– S. Ebrahimifar: Oui, et au départ, mon scénario les déroutait complètement. Il a fallu que je les sensibilise à mon approche des choses. Heureusement, dans mon pays, nous aimons discuter. Certaines de leurs objections étaient inacceptables pour moi. Mais il s'agissait souvent de malentendus. Cela m'a pris un an pour les convaincre. Pendant ce temps-là, les missiles irakiens sifflaient au-dessus de nos têtes.

Ils ont eu une certaine influence sur la décision. Mon film est quand même aussi un film sur la vie, par opposition à la guerre et à la mort. J'ai commencé à travailler sur le film sans leur accord, mais ils ont fini par accepter le projet. J'ai alors pu obtenir le prêt de la banque. Chez nous tant que votre scénario n'a pas été approuvé par le «Ministry of Guidance», les banquiers refusent de s'engager.

– 24 images: *Que reprochait-on au scénario ? Sa structure narrative non conventionnelle ?*

– S. Ebrahimifar: Oui, le scénario comportait très peu de dialogues. Ils ne savaient pas trop quoi penser. Ils voulaient des éclaircissements et ils n'étaient pas sûrs qu'il en résulterait un bon film. L'un des fonctionnaires voulait que je me contente de faire un court métrage en 8 mm. Il a fallu que je me batte.

– 24 images: *Percevez-vous une filiation entre votre univers et celui de Sergueï Paradjanov ?*

– S. Ebrahimifar: Des critiques iraniens ont soulevé cette question. J'en suis très heureux parce que j'ai lu que Paradjanov était un excellent cinéaste. Ses films ont été projetés au Festival de Téhéran l'an dernier, mais je n'ai pas pu aller les voir.

– 24 images: *La grenade est-elle un symbole récurrent dans la culture iranienne ?*

– S. Ebrahimifar: Oui. Ce fruit est souvent évoqué dans la poésie contemporaine, comme chez Sohrab Sepehri qui est mort il y a deux ans. J'avais un de ses livres avec moi quand j'écrivais le scénario. J'aimerais traduire un jour ses poèmes en images. C'était un grand visionnaire. Je ne suis pourtant pas superstitieux, mais il y a des coïncidences troublantes dans la vie. Je suis rentré en Iran 7 jours après sa mort. Et, avant de quitter les États-Unis, j'ai rêvé de lui. Tout cela doit avoir un sens. Peut-être m'invite-t-il à suivre ses traces.

Maintenant que je suis dans une meilleure position pour trouver un producteur, j'écris un autre scénario avec Ahmad Reza Ahmadi, le meilleur ami de Sohrab Sepehri. C'est sa voix que l'on entend dans le film dans les séquences de rêve. Il est également poète.

– 24 images: *Votre prochain film sera-t-il aussi visuel et formaliste que celui-ci ?*

– S. Ebrahimifar: Oui, parce que c'est ce en quoi moi je crois. Je suis ravi que la vidéo ait pris aujourd'hui sa place dans l'industrie des images. De nombreuses réalisations n'ont pas besoin du support film. La vidéo est un nouvel espace de création, mais ce n'est pas du cinéma. Comme disait Fernando Arrabal: «Espérons qu'un jour le cinéma reviendra à ses véritables maîtres: les poètes». ■